

EMILE BELMANN

Dr. W. J. LEY
Frankfurt a. M.
G. V. H. 100

Trois mois en Angleterre



PARIS

A. CHARLES, LIBRAIRE

8, rue Monsieur-le-Prince, 8

1902

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

PRÉFACE

J'ai écrit cet ouvrage avec l'intention de m'efforcer de bien faire ressortir le caractère des Anglais, leurs mœurs et leurs coutumes.

Cette brochure tend à démontrer que, sur beaucoup de points, on se fait une idée fausse, aussi bien en France que dans les autres pays, des ressources, pour ainsi dire, inépuisables, du caractère plus ou moins connu de cette grande nation dans son ensemble.

Elle est d'autant plus intéressante à étudier qu'elle semble bien être arrivée à son apogée.

Je démontrerai dans les pages qui vont suivre que le caractère anglais a quelque analogie avec le caractère français ; du reste on n'est pas sans

ignorer que le sang normand est infusé dans la nation.

Seulement, le climat et les conditions de la nature du pays, le mélange de la race normande à celle dite anglo-saxonne, y ont amené beaucoup de modifications et en ont fait quelque chose de particulier qui mérite d'être étudié, sous bien des rapports.

CHAPITRE PREMIER

La différence qui existe entre le caractère anglais, et celui du français, consiste en ce que l'Anglais est d'un caractère froid, décidé, résolu. Le Français laisse trop deviner ses sentiments, parle beaucoup, gesticule, son sang est plus chaud, d'où quelquefois les erreurs qu'il commet.

L'Anglais, plus calme, envisage les choses avec un esprit réfléchi, prudent, et dit ce qu'il faut, sans rien prodiguer.

Ses aptitudes en font naturellement un homme d'action, pour les grandes entreprises commerciales ; il s'en ira au lointain chercher fortune, quand nous, Français, nous nous contentons de cultiver le lopin de terre qui nous est échu, bien heureux de pouvoir vivre sous le ciel clément de la France.

L'Anglais, lui, a plus d'ambition. Comme son ile ne lui suffit pas, ou qu'il s'y trouve à l'étroit, il va dans les colonies, au lointain, fonder des grands établissements, où il séjournera sa vie durant dans un but déterminé.

Il est fort heureux que nos compatriotes aient commencé à sentir le besoin de se répandre dans les colonies françaises.

Le trait caractéristique des Anglais, est celui que Napoléon I^{er} a dénommé à son époque par le terme de : « marchands de Londres. » C'est celui de l'esprit mercantile porté au plus haut degré chez eux.

Partout où pénètre l'Anglais, il commence par établir un entrepôt de marchandises, toujours dans le but, d'écouler les produits manufacturés de son pays.

L'analogie qui existe entre le caractère anglais et le caractère français, est cet esprit de civilisation, que l'un et l'autre peuple, a toujours apporté dans le monde entier.

Il est évident que c'est grâce à sa marine colossale, à ses ressources pécuniaires dans l'industrie et le commerce, et à ses débouchés considérables, surtout dans ses immenses colonies, que l'Angleterre est devenue la grande nation qu'elle est actuellement.

Maintenant que l'Angleterre est arrivée à l'apogée de la puissance, elle cherche à maintenir sa situation à toute force. Comme les Anglais font les choses très sérieusement, et d'une façon approfondie, vu leur carac-

tère pratique ; ils se préoccupent dès à présent de renforcer leur marine pour ne point rester en arrière des progrès réalisés depuis peu de temps, par d'autres nations.

Au Parlement, des orateurs influents ne cessent de répéter qu'ils s'inquiètent de l'avenir, en raison des progrès réalisés ailleurs, et qui pourraient nuire à leur pays, et que la nation ne devait pas s'exposer, à un moment donné à être frappée au cœur même de sa situation.

Grâce à sa marine la Grande-Bretagne a pu étendre ses colonies, et les fortifier depuis plusieurs siècles.

Le Français, qui allait parallèlement au même but, n'a pu maintenir certaines de ses colonies, à cause de l'esprit de routine et du laisser aller de ses gouvernants.

Depuis une trentaine d'années, l'esprit colonisateur s'est développé plus que jamais en France, étant donné que l'expérience a fait revenir les Français de bien des erreurs. Ce qui a contribué aux succès de l'Anglais, dans ses colonies, c'est qu'il a abattu toutes les barrières que les autres nations imposent, une fois maîtres du pays.

Comme l'Anglais se déplace facilement, et voyage beaucoup, il a eu plus de facilité



pour fonder des domaines coloniaux sérieux et profitables.

Où le Français diffère de l'Anglo-Saxon, c'est par son génie, qui lui fait sacrifier davantage, tout esprit de spéculation et de mercantilisme pour arriver à la gloire.

En France, il existe de plus nombreuses illustrations, dans la littérature, les sciences, et les beaux arts.

En Angleterre, il y a de grands manufacturiers, qui ont le don d'adopter, en les perfectionnant des outillages pratiques, des inventions industrielles, toujours en envisageant le côté utile et en sacrifiant l'agréable et le beau.

Il n'est pas rare aussi de voir les Anglais accaparer les inventions dûes au génie d'hommes appartenant à d'autres nations pour les développer et les perfectionner; néanmoins, il faut reconnaître que l'Anglais, plus que tout autre peuple, sous prétexte de civilisation et d'humanité, mais en réalité, pour en tirer profit et avantage, a plus d'une fois prêté secours à quelque autre nation.

Cependant, il faut rendre cette justice à l'Angleterre, que nulle part il n'existe autant d'établissements de bienfaisance et de philanthropie, destinés à apporter des soulage-

ments, à la condition des classes laborieuses.

L'Anglais, de son caractère, est plus méfiant que le Français; mais autant il est franc et loyal lors que vous avez fait amplement connaissance avec lui, autant il est froid et glacial dans tous les rapports journaliers et sociaux.

Il a un point d'orgueil à se figurer que la langue anglaise doit être la langue universellement parlée, aussi est-il peu communicatif et voit en toute personne ne parlant pas sa langue, un ennemi de son pays dont il exhorte constamment la grandeur.

L'Anglais est prompt et décisif dans ses actions, une parole donnée est sacrée, ses principes de moralité l'empêcheront d'y contrevenir. (sic!)

Dans la Grande-Bretagne qui, sur un espace restreint, est remplie d'usines ainsi que de grands établissements manufacturiers, on se préoccupe avant tout de sacrifier l'agréable à l'utile; aussi les constructions des édifices publics n'ont-elles aucun cachet particulier à l'extérieur et se font remarquer par leurs murs noircis, par la fumée et le temps.

Cependant, les habitations particulières sont, pour la plupart, aménagées avec un très-grand confort.

CHAPITRE II

Pendant mon séjour à Londres, je me suis mêlé, autant que possible, aux diverses classes de la société; et ai cherché à les étudier dans tous leurs détails.

Ce qui va suivre est le résultat de mes études et de mes observations :

Le regard de l'Anglais est inquisiteur, son œil est intelligent.

Dans toutes les classes de la Société, depuis l'homme du peuple, l'artisan, la bourgeoisie, jusqu'à la noblesse, hommes et femmes rendent des services à leur pays, par une solidarité étonnante, qui n'a d'égale dans un aucun autre pays.

En France, la police est bonne, mais comme dans tout, il y existe un certain esprit de parti, en raison du rôle politique qu'on lui fait souvent jouer; tandis que chez nos voisins, c'est l'intérêt général qui passe avant tout.

En Allemagne, il y a une organisation de police très solide; elle est plutôt militarisée,

je la crois quand même bien inférieure à celle de l'Angleterre.

Observez le corps des constables, qui forment une troupe d'élite et qui se distinguent à leur crâne allure, à leur démarche imposante; leur regard est scrutateur et pénétrant.

Les détectives font un service excellent dans leur rôle spécial.

Jack l'éventreur n'était qu'un mythe inventé pour détourner l'opinion publique de certains faits qui auraient pu venir à sa connaissance.

Des personnes que j'ai rencontrées à Londres, et qui habitaient les environs de Hyde-Park, m'ont dit que pour se rendre compte que les Anglais ne sont point le peuple froid et sans aucune passion, ni insensibles aux charmes du beau sexe que l'on s'imagine, on n'avait qu'à se promener le soir dans la belle saison, dans le parc même, pour changer d'opinion, à tel point qu'un agent de la police, raconte-t-on, a failli être assommé, quand il voulut déranger un couple d'amoureux, dans le Parc même.

Ce qui se passe chez le peuple, sous l'œil plus ou moins sévère de la police, existe

dans les hautes couches sociales, sous d'autres formes discrètes, et avec toutes les apparences de la vertu.

Les mœurs anglaises ressemblent sous bien des rapports à celles de l'Allemagne. Dans les deux pays, on met beaucoup de prudence, de réserve et de discrétion, en ce qui concerne la question de la femme.

L'Anglais est très pointilleux sous le rapport de la moralité et de la respectabilité, ne voulant pas que son entourage, ses fréquentations, sachent ce qu'il fait dans la vie privée, et surtout dans ses relations féminines, qui doivent être une lettre fermée, car tout Anglais, en apparence du moins, professe des sentiments de haute moralité et de vertu.

Quoique l'Angleterre soit un pays très libéral, sous le rapport de la religion, il y a une loi du dimanche qui est très rigoureusement observée, aussi, déjà le samedi, tous les établissements ferment de bonne heure, pour permettre aux citoyens de se préparer à ce repos du dimanche. Les églises regorgent de fidèles ce jour-là.

Le dimanche matin, j'allais souvent à Hyde-Park, qui est le rendez-vous des

gens du bon ton, après le service religieux.

Au nombre des plus grandes églises de Londres, se trouve celle de l'abbaye de Westminster, où il y a une quantité de tombeaux, de statues, de bustes, de monuments élevés en souvenir de toutes les célébrités de l'Angleterre.

Puis la cathédrale de Saint-Paul qui, contient les dépouilles mortelles de plusieurs grandes figures militaires et de peintres célèbres, entre autres, celle du duc de Wellington, de l'amiral Nelson, de Joshua Reynolds, de Turner, etc.

Visiter la Tour de Londres est l'une des grandes attractions parmi les monuments historiques. Ce château-fort date de Guillaume le Conquérant, il est encore tel qu'il était à cette époque. On y remarque les bijoux de la Couronne, une galerie composée d'une importante collection d'armures et de toutes sortes de pièces d'artillerie ; les gardiens y sont en costume du xv^e siècle, on les appelle les Beefcaters (l'on y traverse de longs couloirs et on franchit des fossés qui vous rappellent le moyen âge.)

Hampten-Court, même distance que de Paris à Versailles, sur la Tamise, est uu

splendide château qui date de l'époque de Henri VIII.

Le parc et les jardins sont, à mon avis, plus remarquables que ceux de Versailles, mais sous un ciel moins riant.

Galleries de tableaux : deux Rembrandt, des Titien, Van Dyck, surtout des portraits historiques de l'école anglaise.

Il a toujours existé en Angleterre une école de peinture très sérieuse, dont les maîtres, à toutes les époques, ont pu rivaliser avec les plus grandes sommités artistiques des autres pays.

Mais autant la France a toujours été la grande nation généreuse, accueillant tous ceux qui cherchaient à se produire dans les carrières libérales, sans craindre la concurrence pour ses nationaux, vu qu'elle possède la plus grande quantité d'hommes de grand talent et de grande renommée. Autant l'Angleterre, au contraire, couvre d'une sorte de protection ses propres artistes dans toutes les professions, à tel point que si un étranger s'avise de s'imposer chez elle, on se préoccupe aussitôt de mettre toutes sortes d'entraves à l'essor de son talent, afin de le décourager dans ses tentatives.

Il est à constater que, par exemple, aux

ventes de tableaux, à Londres, dans les salles affectées à cet usage, comme celles de Christie, de Robinson, de Fischer, les tableaux de maîtres français sont loin d'atteindre les prix qu'obtiennent les tableaux anglais de même valeur.

C'est au musée de South Kensington que se trouve la collection la plus complète des artistes peintres de l'école anglaise, tant anciens que modernes. Le musée contient environ 650 tableaux à l'huile et 1300 aquarelles et dessins, et une importante collection d'objets anciens. Parmi les maîtres anciens, on remarque les délicieux portraits de femmes par Reynolds, de Gainsborough, le très-délicat portrait de la Reine Anne; des Lawrence, les marines de Turner, les paysages à grand effet, et magistralement brossés de Constable.

Dans l'école moderne, les toiles de nombreux et distingués peintres de genre, qui excellent dans cette école anglaise, et aussi les portraits de Millais, tandis que les paysagistes sont relativement faibles.

On voit au même musée, dans une pièce spéciale, les célèbres cartons de Raphaël, qui lui ont été donnés par Sa Majesté le Roi Edouard VII.

De toutes les œuvres de l'illustre maître, dont j'ai connaissance en Europe, à mon avis, cette série est la plus importante. Je ne terminerai pas en parlant de l'illustre peintre, sans rendre un hommage tout particulier au tableau intitulé : « *La Sainte-Famille*, qui se trouve au musée du Louvre, et qui est considéré comme le chef-d'œuvre de cet immortel artiste.

La National Gallery a été créée en 1824. Cette collection, qui ne se composait, à son début, que d'œuvres des maîtres de l'école anglaise, tels que les Reynolds, Gainsborough, Lawrence, Wright, Turner, Constable et Leslie, renferme aujourd'hui de très-importantes et nombreuses toiles de l'école française. On y remarque des Greuze, des Lancret, des Poussins, des Watteaux, et aussi la plus importante œuvre des débuts de Madame Rosa Bonheur, son *Marché aux Bestiaux*, qui fit fureur, il y a quelque quarante ans ; dans l'école italienne, trois importants tableaux de Raphaël ; dans l'école hollandaise, une série d'œuvres de Rembrandt, et surtout la très-célèbre et importante toile intitulée la *Femme Adultère*, du grand maître.

Puis l'on remarque des Léonard de Vinci,

Titien, Van Dyck, Murillo, Vélasquez, Salvator Rosa, etc. Des toiles de l'école allemande, des Durer, et des Holbein. Il se trouve au même musée un tableau attribué à Michel-Ange qui me paraît avoir peu d'intérêt quand je songe aux plafonds si remarquables du même maître, tant admirés dans la Chapelle Sixtine du Vatican, et qui sont l'une des merveilles du monde.

La National Gallery est ouverte, de nos jours, le Dimanche, à partir de deux heures, ainsi que la British Muséum, ce qui n'existait pas autrefois, où tout était rigoureusement fermé le dimanche.

Parlons du British Muséum. Il y a une salle de lecture et d'études, qu'on dit être une des plus belles du monde, par sa forme de ronde à coupole. La Bibliothèque se composait en 1882 de six cent mille volumes de nos jours, en livres imprimés, il y a plus de un million cinq cent mille volumes.

Très importante collection de dessins, des Raphaël, Rembrandt, du Corrège, Rubens, Van Dyck, Titien. Puis des dessins, plus modernes, de l'école anglaise ; des Millais, des Dufferin, etc. ; il y a aussi au même musée, une très riche et inestimable collection d'antiques, d'architecture, de sculptures des

époques Assyrienne, Egyptienne, Grecque, Romaine. Cependant notre collection d'antiques au musée du Louvre, la dépasse comme nombre.

Le musée Richard Wallace, est tout à fait remarquable pour sa collection superbe et très riche, si nombreuse en objets d'art et d'ameublements anciens, elle est unique dans le monde entier.

CHAPITRE III

Londres, dans ces derniers vingt-cinq ans, a subi une transformation dont on ne peut guère se faire une idée, à moins d'avoir suivi pas à pas tous les changements survenus dans les mœurs et les habitudes de ses habitants. On a bâti des hôtels en plus grand nombre, sous la direction de Sociétés puissamment organisées, groupées dans les centres où viennent aboutir tous les éléments de la vie anglaise. A citer, notamment, le Carlton Hôtel, qui est le rendez-vous de l'aristocratie, du high-life, des ambassadeurs, des artistes en renom.

Dans cet hôtel, on est d'une élégance sans

pareille. A l'heure du dîner, les dames sont en grande toilette et couvertes de bijoux.

Le Savoy, le Cécil, sont des hôtels où ont lieu les réunions de la haute société, les dîners des gens de la politique, du haut commerce et de la finance. Puis, il faut citer le Grand-Hôtel, le Métropole, le Victoria, où logent des Américains surtout. Pour les bourses moyennes, il existe quantité d'établissements, de bouillons, qu'ici on appelle A. B. C. (Acrated Bread Company), où l'on vous donne à manger à des prix très modérés, œufs, viande, poisson, légumes, fromage, arrosés par du thé, du café, du chocolat, et de la bière, si on la demande.

On n'a pas de nappe, on est servi sur des tables en marbre ; pas de serviette non plus. Le service est fait par des femmes ; et le caractèreistique de ces sortes de restaurants, est qu'il y est défendu de donner des pourboires. Nous n'avons pas encore pareille organisation à Paris.

Il y a aussi la Société Lyons et Cie, organisée sur le même plan, ayant des succursales comme les A B C par tout le Royaume-Uni. Les tea-rooms abondent également, et vous pouvez y avoir une nourriture plus variée, et tout cela à des prix bien modérés

quand on les compare à ceux de nos établissements de Paris rangés dans la même catégorie. Il existe à Londres beaucoup de pensions de famille appelées Boarding houses ; les prix varient entre 30 à 50 shilling, par semaine. On peut aussi habiter dans des chambres garnies, sans prendre la pension, le prix de la chambre varie de 8 à 15 shilling par semaine.

N'oublions pas de parler de la gare Charing Cross, qui est un point central de Londres, et c'est dans son voisinage que se trouvent les hôtels dont j'ai parlé ainsi que beaucoup de restaurants, tea-rooms, des établissements de toute sorte que j'ai cités et où se portent la vie et le mouvement de la capitale.

Il y a environ une vingtaine d'années, la basse classe n'allait pas au théâtre. Aujourd'hui on la voit accourir en foule et faire queue pour avoir les places les meilleures marché, qui varient de six pence à un shilling. Ce qui prouve que les sociétés de tempérance ont enrayé beaucoup le mal produit par l'alcoolisme, car autrefois la basse classe ne fréquentait que le public house (marchand de vin). La classe bourgeoise, qui n'avait pas de goût pour le théâtre y est aujourd'hui

très-assidue. Aussi faut-il voir d'un bout à l'autre de l'année comme les bonnes places, suivant le succès des pièces, sont retenues huit à dix jours d'avance.

La noblesse fréquente d'avantage le spectacle qu'elle ne le faisait autrefois. Cependant elle continue beaucoup à recevoir chez elle et à donner des représentations et des soirées nombreuses. On voit maintenant, même les gens de la haute aristocratie, dès la sortie des théâtres, se répandre pour y souper dans les hôtels fashionables et cabarets à la mode.

Vu l'agglomération énorme de population à Londres, les personnes qui demeurent très loin, et qui ne peuvent aller le soir au théâtre, y vont dans la journée, pour voir quelques pièces en vogue, les mamans de la bonne bourgeoisie conduisent leurs filles dans les endroits à la mode, artistiques et littéraires, car ces jeunes misses veulent tout apprendre, tout voir.

Tandis que nos snobs en France se font habiller par des tailleurs anglais, les dames anglaises s'adressent aux grandes couturières françaises pour leurs toilettes. La reine Alexandra joint à ses talents de musicienne et de photographe, celui de savoir

fort bien tailler une robe, et sait, au besoin, donner des avis à ses couturières françaises.

Tout le monde connaît la physionomie du roi Edouard VII, le souverain actuel de l'Angleterre. C'est un roi populaire. La reine est une charmante femme, d'une simplicité et d'une grâce remarquables, elle fait les délices de son peuple et doit en partie toutes ces qualités à l'éducation qu'elle reçut à la cour du roi de Danemark, connu par sa grande bonhomie.

CHAPITRE IV

C'est dans la Cité qu'est concentré, d'un bout de l'année à l'autre, tout le grand mouvement des affaires pour tout ce qui concerne le commerce, l'industrie et la finance.

C'est là que se trouvent les bâtiments du Stock Exchange, ceux des grandes banques, à commencer par la Banque d'Angleterre, qui forme le point central, le point de ralliement du monde des affaires.

Tout autour, se trouvent des Compagnies d'assurances, les trusts mercantiles, les salles

de ventes de tous les produits du monde, arrivant aux docks de Londres; les bureaux du haut commerce et les nombreux ateliers de toutes sortes d'industries.

La vie commerciale commence à neuf heures du matin et finit à cinq heures du soir, et c'est un mouvement continuel de voitures, d'omnibus, de gens affairés qui se coudoient, se pressent, prennent juste le temps de prendre un lunch hâtif dans les nombreux restaurants du quartier.

C'est un flot sans cesse envahissant et grandissant au fur et à mesure que la journée s'avance. Le soir arrivé, tout tombe dans le calme le plus complet. Le monde des affaires est rentré par toutes les communications, chemins de fer, métropolitain, omnibus, voitures et les nouveaux moyens de locomotion, dans son home respectif, qui est souvent distant de trois à quatre lieues.

La Cité dort et il ne reste plus que des policemen qui regardent si tout est fermé, car tout est abandonné dans la Cité.

Le Lord Mayor, à Londres, est élu pour un an, et est considéré comme le roi du Commerce de la ville. Il jouit de plus d'autorité que le Préfet de la Seine, ou que le

Président du Conseil Municipal, son règne est éphémère puisqu'il ne dure qu'une année. Il est chargé de juger à l'Hôtel de Ville ou (Mansion House) les délits correctionnels. Le Lord Mayor est généralement choisi parmi la bourgeoisie, l'industrie ou la finance, de haute notabilité. Bien qu'il touche deux cent cinquante mille francs d'appointements par an, ses dépenses dépassent cette somme du double, car il doit donner des fêtes, des réceptions et se prodiguer en libéralités et œuvres charitables de toutes sortes.

Sa récompense est de recevoir le titre de Sir, par décret royal, ce qui lui constitue une sorte de titre de noblesse.

CHAPITRE V

Si nous pénétrons dans les bas-fonds de la populace de Londres, nous y trouvons les indices de toutes les horreurs que fait naître l'abus des boissons.

Un peintre de mes amis, qui était allé faire des études dans les quartiers populeux, a pu trouver des sujets d'un réalisme poignant.

Il a assisté à des scènes qui l'ont vivement impressionné. Des filles en guenilles se traînant dans les ruisseaux, et l'une d'elles saisissant un os qu'un chien venait d'abandonner dans la boue. Un ivrogne, rendu fou par la boisson, parcourant la rue avec une fourche, et menaçant tous les passants; il avait fallu toute une escouade de policemen, pour maîtriser ce forcené. Une autre de ces malheureuses, toute grelottante de froid, sommeillant au coin d'une borne, sur des immondices; plus loin, une misérable, ivre-morte, couverte de plaies,

qui, incapable de porter son enfant, le laissa tomber sur le pavé, où il se brisa le crâne.

Quelle tristesse poignante à travers cette ignoble cohue.

CHAPITRE VI

Les Anglais disent que tout ce qui est de fabrication anglaise est supérieur à tous les autres articles et doit se payer plus cher. Tout ce qui vient de l'étranger, grâce au libre échange, est meilleur marché, mais de moindre qualité.

Aussi, dans ces dernières années, il y a eu un tel envahissement des produits allemands en Angleterre, que les autorités ont dû restreindre l'importation des produits de fabrication étrangère, en obligeant, les articles allemands à porter la marque : « Made in Germany ». Il venait, en effet, énormément de coutellerie allemande, comme si elle provenait de Sheffield même, et d'autres articles dans le même genre. Il est interdit d'introduire en Angleterre des

articles étrangers portant des marques anglaises, d'où l'obligation de mettre : « Made in Germany » ou « Made in France » sur les articles de provenance de ces pays, s'ils doivent porter certaines marques de fabrique. Cependant, en Angleterre, les produits français sont très appréciés, plus que les autres articles de provenance étrangère.

Il se fait un commerce considérable entre notre pays et l'Angleterre, qui compte, dans le monde entier, comme notre plus fort client.

Treize cent millions de marchandises françaises, aux dernières statistiques, ont été importées dans la Grande-Bretagne. La France ne lui achète que pour quatre cent cinquante millions de francs, soit un peu plus d'un tiers de ce qu'elle nous prend.

Il est donc logique d'entretenir les meilleures relations avec un pays qui consomme une si forte quantité de nos produits et de ne pas se laisser influencer par une certaine presse qui voudrait compromettre nos bonnes relations avec ce pays, quand, au contraire, la bonne harmonie ne devrait cesser de régner entre ces deux nations.

Pour parler des ressources inépuisables de l'Angleterre, je dirai que ce pays a une

situation géographique qui lui permet d'avoir la marine marchande la plus considérable, pour son commerce et ses communications à l'extérieur.

L'Angleterre a su tirer parti de cette position privilégiée, en attirant chez elle les produits du monde entier, qu'elle transforme et qu'elle répand dans toutes les contrées du monde, ses colonies et les pays du protectorat britannique. Car les articles de première nécessité, ainsi que tous les produits qui lui font défaut, elle les tire des Etats-Unis, de la France, de la Hollande, de l'Allemagne, de la Belgique et de la Russie, etc., qui sont les facteurs importants de sa vie industrielle et commerciale.

Ainsi, les Etats-Unis fournissent à l'Angleterre environ trois milliards et demi de produits de toutes sortes, la France treize cent millions, la Hollande huit cent millions, l'Allemagne sept cent quatre-vingt millions, la Belgique six cent millions, la Russie cinq cent cinquante millions, etc. Comme c'est le libre-échange qui domine, elle peut rivaliser avec avantage sur tous les marchés du monde et garder la meilleure part pour elle. Les ressources du sol sont aussi des plus riches.

Le Royaume-Uni exporte le charbon dans presque tous ces pays, il n'y a que les Etats-Unis qui puissent lui faire concurrence. Les cotonnades faites avec les cotons d'Amérique, d'Egypte, de l'Inde, forment un gros contingent de son exportation.

Les fers, les aciers et la métallurgie en général, constituent l'un des monopoles de l'Angleterre.

Comme l'agriculture en Angleterre a été très négligée, presque tous les articles nécessaires à l'alimentation, lui viennent du dehors.

CHAPITRE VII

En Angleterre, toutes les croyances sont respectées ; les Israélites y sont fort nombreux et occupent une large place dans toutes les branches de la vie commerciale, industrielle, dans les carrières libérales et même dans la politique. On sait que Benjamin Disraëli, devenu lord Beaconsfield, était de naissance juive. Pendant vtngt ans, Gladstone et lui se sont succédé à la Présidence du Conseil des Ministres.

C'est Disraëli qui a rendu cet hommage si éclatant à la reine Victoria, en la priant d'accepter le titre d'Impératrice des Indes, à la suite des succès remportés par la couronne dans les divers pays du monde, où l'empire britannique ne faisait que s'étendre.

Sir Moses Montefiore, ce grand philanthrope, qui a toujours défendu et soutenu la cause de ses corréligionnaires opprimés en Russie et en Palestine, était fort honoré et estimé à la Cour de la reine Victoria.

Celle-ci même, l'avait invité à dîner à la résidence royale, et connaissant les habitudes orthodoxes du grand bienfaiteur des juifs, ses corréligionnaires, avait tenu à ce qu'il mangeât à sa table des mets préparés selon le rite mosaïque.

Les Rothschild, de Londres, ont aussi été l'objet de grandes faveurs de la part de la souveraine anglaise.

C'est sous le règne de Victoria que le baron Nathaniel fut créé lord. On sait que l'une des filles de lord Rothschild est devenue la femme de lord Rosebery, lequel, à un moment donné, occupa le poste de premier ministre du parti whig (ou libéral).

Le prince de Galles, aujourd'hui le roi

Edouard VII, assistait au mariage qui eut lieu à la grande synagogue de Londres. La fort distinguée baronne Alphonse de Rothschild, de Paris, est originaire de cette grande famille londonienne.

CHAPITRE VIII

Il existe à Londres, peut-être un moins grand nombre de journaux qu'à Paris, mais ils sont beaucoup plus complets que les nôtres, et contiennent presque tous plusieurs feuillets, consacrés aux articles les plus divers et comprenant les renseignements les plus variés à tous les points de vue : les annonces, réclames et informations commerciales y tiennent une très grande place.

Les principaux journaux de Londres sont :

Le *Times*, qui n'appartient à aucun parti, mais qui par sa grande puissance fait foi et autorité dans le monde entier.

Il est réputé connaître une grande partie des secrets d'Etat et de la politique en général.

Parmi ses correspondants à l'étranger, je mentionnerai surtout M. de Blowitz, si connu à Paris, et dont les articles font autorité.

Les journaux anglais ont cette caractéristique de n'avoir point d'articles signés, à l'exception de ceux qui émanent de quelques correspondants.

Le *Times* est la feuille chère, qui se vend à trente centimes, mais qui n'est pas lue par la généralité des Anglais.

La *Morning Post* et la *Saint James Gazette* qui ne coûtent qu'un penny (dix centimes), sont lues par la Cour et l'aristocratie.

Les plus répandus comme journaux du matin, sont : le *Daily Telegraph*, le *Standard*, le *Daily Chronicle*, que tout Anglais lit pour un penny et qui le met au courant de tous les événements. Il y a encore le *Daily Mail*, le *Globe*, le *Star*, le *Pall Mall*, qui se tirent à plusieurs éditions dans la journée.

Le *Graphic*, le *Sketch*, sont de bons journaux illustrés.

Le *Punch* conserve sa vieille réputation de journal satirique.

CHAPITRE IX

L'éducation en France, comme en Allemagne, est toute fondée sur ce principe absolument faux que la jeunesse doit se pénétrer d'une foule de connaissances théoriques et qui plus tard ne lui sont d'aucune utilité dans la vie pratique.

On croit que le jeune homme qui a appris dans les lycées et collèges tout ce que contiennent nos programmes très chargés, et qui a passé des examens brillants, a reçu une instruction suffisante pour la carrière qu'il veut embrasser. C'est une erreur dont nous sommes déjà un peu revenus et des réformes récentes ont eu lieu dans les programmes de l'instruction publique.

En Angleterre, les études sont incohérentes, peu méthodiques, néanmoins l'Anglais se rend compte lorsqu'il les a terminées, qu'il ne sait pas tout, qu'il n'a pas tout appris, et que toute la vie doit être consacrée à apprendre encore.

L'éducation des Anglais leur enseigne à

compter sur eux-mêmes, ce que les programmes insuffisants ne leur ont pas fait connaître, ils l'acquièrent par eux-mêmes pour devenir des hommes accomplis. Avant tout, ils doivent compter sur leur propre jugement sain et nourri, et se préoccuper dans la vie à se conduire comme des gentlemen. Leur façon d'élever les enfants est plus simple, plus méthodique et plus raisonnée que chez nous. Nous gâtons beaucoup les enfants en France, tandis qu'en Angleterre on cache ses sentiments, afin que l'éducation devienne meilleure et que les enfants aient le respect le plus profond pour leurs parents. Point de vie en commun, les enfants ne sont pas admis à table, jusqu'à l'âge de douze ans. Ils sont relégués à la nursery. La jeune fille, en Angleterre, est élevée bien autrement qu'en France ; dès l'âge de quinze ans, elle est une jeune miss, qui peut sortir seule, sans être entourée de sa maman ou de sa gouvernante, ou même accompagnée d'une bonne.

En France, nos jeunes filles ne peuvent même pas aller au magasin du coin, pour faire quelque emplette, sans être escortées. Personne ne voit de mal en Angleterre, à ce que des jeunes misses voyagent seules, soit

en omnibus, en chemin de fer, même que celles déjà plus âgées, fassent des traversées plus ou moins longues. Tout dépend de l'éducation. Chaque jeune fille anglaise a participé, dès sa tendre jeunesse, à tous les exercices, et aux sports auxquels se livrent les garçons, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elles aient des allures libres et franches. C'est pour cette raison que nous rencontrons cette quantité de jeunes filles au teint éclatant de fraîcheur, révélant la bonne santé et la vigueur de la constitution, grâce à ce système d'éducation.

La beauté de l'Anglaise, comme jeune femme, se trouve reproduite, de main de maître, dans les portraits qu'en a faits le grand peintre Reynolds. Il y a du reste chez l'anglaise, quand elle est belle, un charme assez difficile à définir, mais qui séduit davantage tous les jours.

Dès l'école on s'applique à inculquer aux jeunes Anglais le goût des beaux-arts.

Que de fois ai-je aperçu, à la National Gallery, des élèves d'écoles diverses conduits par leur professeur, lequel s'arrêtant devant une œuvre, par lui choisie, et entouré de ses pupilles leur donnait toutes les explications pour satisfaire leur curiosité.

L'ouvrier anglais, cependant, ne fréquente pas les musées ni les endroits artistiques, comme nos ouvriers en France.

L'ouvrier français a des goûts différents, il est plus artiste, plus connaisseur. Il apprécie les tableaux des grands maîtres et il a ses acteurs préférés au théâtre, dont même il parodie les mots, il siffle les airs d'opéra connus, ce qui n'existe pas dans la classe ouvrière en Angleterre.

En Allemagne aussi, l'on encourage le peuple à prendre goût aux choses de l'art.

Le brillant discours de l'Empereur Guillaume II, à l'occasion de l'inauguration des statues élevées, dans l'allée de la Victoire, à Berlin, met en relief les efforts que l'on fait, dans ce pays, pour amener les classes laborieuses à cultiver le beau et l'idéal.

Il y a des passages dans cette allocution du César Allemand, qui sont vraiment remarquables et d'une grande élévation d'idées.

Telles les paroles suivantes :

« La culture de l'idéal est la plus grande œuvre civilisatrice, et, si nous voulons continuer d'être sur ce point un modèle pour les autres peuples, toute la nation doit y contribuer.

« L'art aide à atteindre ce but, en élevant

le peuple, au-dessus du niveau où il se trouve au lieu de le faire descendre dans l'égoût.

« Les maîtres devraient combattre plus énergiquement de semblables tendances.

« Il y a certainement parmi leurs partisans, des caractères zélés et animés des meilleures intentions.

« Les véritables artistes n'ont pas besoin de recourir aux moyens charlatanesques.

« Leurs grands devanciers de Grèce, d'Italie, de la Renaissance, ne connaissaient pas la réclame que fait actuellement la presse.

« Ils produisaient ce que Dieu leur inspirait et laissaient dire les gens. Tout homme a le sentiment de ce qui est laid ou beau.

« J'ai besoin de vous pour cultiver ce sentiment dans le peuple. Je vous remercie d'avoir accompli une telle œuvre dans l'avenue de la Victoire. L'impression produite sur l'étranger est immense. On manifeste partout le plus orofond respect pour la sculpture allemande.

« Puisse-t-elle rester à la hauteur qu'elle a atteinte, afin que notre nation aime le beau et s'enthousiasme de l'idéal. »

CHAPITRE X

La Grande Bretagne n'a pour ainsi dire point d'armée de terre régulière, elle recrute des mercenaires et elle a des volontaires.

L'Anglais est peu militaire d'instinct.

En passant devant les nombreux parcs de la capitale, l'on est frappé, en voyant en plein jour, cette quantité d'oisifs, couchés sur l'herbe, et l'on serait porté à dire : « Voilà de la chair à canon. » Et, effectivement la majeure partie de l'armée en campagne actuellement au Transvaal, n'est composée que de ces miséreux, qui sont attirés le plus souvent par l'appât d'une bonne solde qui leur assure l'existence, tout en leur procurant les moyens de voyager et de parcourir un pays inconnu et nouveau pour eux.

Les généraux et les officiers supérieurs ont de réelles aptitudes pour certaines opérations de guerre ; pour dire qu'ils sont des tacticiens, ce n'est pas le mot, ni des straté- gistes, car ils n'ont eu guère à combattre que

des nations à demi-civilisées ou même sauvages, dans nos temps contemporains.

Les officiers sortent en général, de l'élite de la société aussi bien dans l'armée de terre que dans la marine ; ceux de l'armée de terre manquent de pratique et d'expérience dans la carrière des armes, ce qui les empêche souvent de prendre une initiative. Quant à leur bravoure, elle reste au-dessus de tout éloge.

C'est sur sa marine, à juste titre, que repose tout l'orgueil national de l'Angleterre. Nous trouvons, dans l'organisation des marines françaises et allemandes, une différence sensible avec celle de la marine anglaise.

Dans ces deux premiers pays, l'instruction théorique est plus développée, les officiers de marine possèdent plus de connaissances scientifiques et ont fait de plus sérieuses études.

Les Anglais sont des marins d'instinct et ont la véritable vocation.

Ils ont, plus que d'autres, l'endurance, la hardiesse, et possèdent de plus grandes connaissances pratiques de la navigation. Chez beaucoup d'entre eux la vocation est héréditaire. On voue l'enfant, dès son plus jeune âge, au métier de marin. De l'école à l'uni-

versité, l'entraînement se fait peu à peu sensiblement et même au prix de la plus grande témérité; témoin ces luttes sur l'eau entre les jeunes gens appartenant aux universités qui passionnent au plus haut degré le public anglais, et qui ont pour effet de développer la constitution physique des jeunes gens qui deviennent ainsi des hommes forts et robustes, prêts à manier la voile et l'aviron, et à commander plus tard des grands navires de guerre ou de la marine marchande.

Dans les hautes sphères de la marine anglaise, l'élément civil joue un rôle plus important qu'en France et en Allemagne. A la tête du ministère de la marine est placé toujours un membre du Parlement, et jamais un officier de marine. Pour la construction des navires, c'est également à l'élément civil qu'on a recours. La direction de l'arsenal et des fonderies de Woolwich est confiée, depuis de longues années, à un professeur, le docteur Anderson, qui jouit d'un traitement très élevé.

Le directeur des constructions navales, M. White, est un ingénieur qui s'était fait un nom dans l'industrie privée, et que l'amirauté s'est attaché en lui offrant un traitement annuel de 75,000 francs.

(Rapport de M. Georges Cochery, chargé d'une enquête en Angleterre par la Commission extraparlamentaire française d'enquête sur la marine et reproduite dans le *Temps* du 5 mai 1894.) C'est lui qui, assisté de dix-neuf constructeurs (c'est le titre des ingénieurs des constructions navales anglaises) et de treize dessinateurs, conçoit et prépare les plans des bâtiments, en suit l'exécution, qu'elle soit confiée à l'industrie privée ou aux arsenaux de l'Etat.

Du reste, en France, beaucoup d'officiers de marine très distingués sont d'avis qu'il est préférable de voir à la tête de ce département un ministre civil.

Cette opinion n'a pas été professée seulement de nos jours, mais elle est celle d'un marin illustre, Dumont d'Urville, comme le rapporte le journal *Le Matin*, dans son numéro du 6 février 1902, dans un article fort intéressant signé de M. R. Lestonnat et ainsi conçu :

« Le navire à bord duquel Charles X s'embarqua avec sa famille, après les journées de 1830, était commandé par le capitaine Dumont d'Urville. L'illustre marin a tenu un journal de ce voyage dans lequel sont rapportées avec un très grand soin les conver-

sations qu'il eut avec le roi et les personnes de sa suite.

Au cours d'un de ces entretiens, M. d'Haussez, ancien ministre civil de la marine, demanda à Dumont d'Urville son opinion sur les ministres civils ou militaires.

« Je ne suis nullement de ceux qui veulent un marin au ministère de la marine, répondit le capitaine. Jamais ce département n'a été plus mal dirigé que lorsqu'on y a placé un amiral. Je ne citerai pour exemple que l'administration de M. Decrès durant tout l'Empire. Il en sera toujours ainsi.

Un officier général arrive avec les passions, les préférences, les préjugés qu'il a puisés dans sa carrière ; de là ces avantages scandanleux accordés à des sujets sans mérite au détriment d'officiers qui se contentent de faire leur devoir, sans faire leur cour, sans aller ramper devant les chefs.

De là encore, chez les favorisés, l'insolence et la morgue qui sont le cachet ordinaire de la médiocrite parvenue ; car, à défaut de mérite réel, l'homme qui se voit élevé tout à coup au-dessus de ses égaux, n'a plus d'autre ressource pour se distinguer que d'affecter une hauteur indigne d'un officier de mérite, et des dédains humiliants

pour ceux qui en sont l'objet. L'entretien continua sur les avantages et inconvénients de l'avancement au choix ou à l'ancienneté.

Le capitaine Dumont d'Urville dit qu'il n'admettait le choix que pour les actions d'éclat, les services extraordinaires, les preuves d'un dévouement spécial utile ou honorable à la patrie.

Mais, ne peut-on s'en remettre aux notes, aux rapports des amiraux et des capitaines ? dit M. d'Haussez. Au premier abord, répondit le capitaine, ce moyen paraît équitable ; mais la mauvaise composition du corps des officiers généraux actuel, le rend sans efficacité. Tous, à un très petit nombre près, sont arrivés par l'intrigue ou le travail des coteries ; à leur tour, ils ne songent à faire avancer que leurs créatures...

Mais cela va changer sans doute, fit le duc d'Angoulême, avec un accent de bonhomie railleuse.

J'en doute, Monseigneur, reprit le capitaine, car il faudrait faire table rase de tout ce qui compose aujourd'hui le ministère de la marine et le haut état-major de l'armée, et c'est ce qui n'aura probablement pas lieu. L'absurde et futile importance attachée au mot « spécialiste » condamne la marine, je

le crains, à une léthargie qui ne finira pas de sitôt.

Les craintes de Dumont d'Urville se sont réalisées ; la marine ne s'est pas encore réveillée.

Pour en revenir à la mutation qui fait l'objet de cet article, j'avoue que cet évènement ne m'émeut point ; je n'éprouve aucune crainte au sujet de l'élaboration savante des plans de campagne de l'armée navale, il y en a un très grand assortiment dans les cartons ; chaque chef d'état-major a le sien.

Et pour tranquilliser les esprits chagrins, je rappellerai le mot de Talleyrand à l'ambassadeur britannique qui s'étonnait que pendant le chaos de la Révolution, les services publics aient fonctionné sans arrêt : « Voyez-vous, dit Talleyrand, chez nous il y a une chose à laquelle on ne touche jamais : les bureaux. » Il y en a quelques-uns rue Royale, et ils savent garder les traditions, c'est rassurant.

Les ministres et les amiraux passent, les bureaux restent. Patriotes, dormez en paix, les ronds-de-cuir veillent. »

Il se passe en Angleterre le contraire de ce qui existe en France ; nous, Français, nous n'avons rien de plus pressé que d'aller

vanter partout nos découvertes et nos progrès. Nos journaux en parlent au grand jour, et même dans notre Parlement, on révèle bien des choses qu'on devrait laisser ignorer aux autres nations.

L'Anglais, plus pratique, a le soin jaloux d'être très renfermé, pour tout ce qui concerne ses découvertes, ses inventions et perfectionnements, surtout quand il s'agit de l'armement et des constructions navales en général, tout est mystère et difficile à pénétrer.

Il est même arrivé à un de nos anciens députés, avec des membres de sa famille, appartenant à la marine française, d'avoir été complètement mystifié, quand il a voulu savoir ce qui se passait chez nos voisins.

Ceci eut lieu à l'époque d'un des jubilé de la reine Victoria.

A l'appui de ce que je viens de relater, je citerai le passage suivant, du livre très intéressant et très documenté de M. Max Leclerc « Les Professions et la Société en Angleterre ! ».

« Il est très difficile en tout pays, de faire une enquête directe sur les choses de la guerre et de la marine. On rencontre sur sa route une foule de causes d'erreur : la vé-

rité ne se découvre que partiellement ou déformée.

« En Angleterre particulièrement, il faut faire la part du pessimisme patriotique.

« Il y a quelques années, quand j'étais en Ecosse, me raconte un Français, qui connaît bien l'Angleterre, je me trouvais avec un vieux capitaine de vaisseau, qui devant plusieurs journalistes et membres du Parlement, soutenait que la marine anglaise déclinait, alors que la marine française lui devenait supérieure, etc. Quand les journalistes et les membres du Parlement eurent le dos tourné, cet excellent homme avoua très franchement : Je n'en pense pas un mot ; mais il faut laisser ces gens-là croire que nous avons beaucoup à faire pour maintenir notre suprématie, sans cela ils demanderaient une réduction du budget. »

Il faut citer aussi le rapport du lord amiral Charles Beresford, sur l'armement de la marine anglaise. Ce rapport concluait à l'augmentation de la flotte anglaise, par la création d'une quantité de cuirassés nouveaux, de torpilleurs et de sous-marins, équipés de telle façon que l'Angleterre put, à un moment donné, lutter avec avantage

contre les flottes combinées de toutes les autres puissances maritimes.

Ses arguments tendaient à démontrer la faiblesse actuelle de la flotte anglaise, et il réclamait du Parlement, tous les subsides nécessaires pour obtenir l'augmentation du budget de la marine.

Mais le Parlement, effrayé des sommes énormes demandées par l'amiral, repoussa le vaste plan qui lui était proposé. Lord Beresford disparut de la scène politique, après le rejet de ses propositions, mais ses idées ont survécu.

CHAPITRE XI

Si l'idée préconisée par lord Charles Beresford a survécu, c'est qu'on peut, à juste titre, se préoccuper, en Angleterre, de l'avenir, car il paraît sombre et menaçant depuis les derniers événements.

Comme son ministre des Colonies a assumé une attitude arrogante et provocatrice à l'égard des grandes puissances continentales, on peut présumer, à la suite de ses discours

enflammés, qui renferment un déli jeté aux nations, tour à tour prises à partie, qu'il viendra un jour où l'on se retournera contre cette puissance si fière et si sûre d'elle-même, compromise par des bravades continuelles et où l'Europe continentale, par une entente mutuelle, formera la grande alliance des peuples contre la Grande-Bretagne.

Les Anglais se verraient donc exposés à voir les flottes combinées des grandes puissances débarquer des troupes dans leur île, et par la force des armes, réduire les prétentions de l'Angleterre et lui imposer des conditions qui l'empêcheront, à tout jamais, de menacer l'existence des peuples.

Quand un pays est arrivé au point culminant de sa prospérité et qu'il est à son apogée, il doit rester stationnaire ou péricliter; est-ce le cas de l'Angleterre que voudraient amoindrir les grandes puissances d'Europe, jalouses de sa suprématie hautaine et de ses succès?

Depuis un certain nombre d'années, la marine française s'est développée de plus en plus. On se souvient que lors de la formation de l'alliance franco-russe, de grandes démonstrations navales ont eu lieu à Cronstadt, à Toulon, à Cherbourg, et même à Dunkerque; on a pu ainsi se rendre

compte que notre marine était dans un état de progrès remarquable et la plus considérable après celle de l'Angleterre.

Une marine bien constituée et forte, par ses propres éléments, est devenue de plus en plus nécessaire, il en est de même chez nos voisins les Allemands, qui travaillent considérablement à leur armement naval, sous l'impulsion résolue de l'empereur allemand, qui disait, il y a quelques années, à l'issue d'une revue navale : « Notre avenir est sur l'eau.

« Il faut que l'Allemagne ait une marine forte et agrandie tous nos efforts doivent tendre vers ce but. »

Il faut aussi compter avec une marine puissante, que l'alliée de la France, la Russie, pourrait mettre en ligne, car dans les dernières années, la Russie n'a fait qu'augmenter et fortifier sa flotte.

Si par suite d'événements, qu'il n'est pas possible de prévoir, l'équilibre européen venait à se rompre, à la suite de griefs sérieux, qu'elle aurait provoqués, il n'est pas douteux que l'Angleterre ne dût succomber, si les trois flottes réunies se coalisaient contre elle. C'est l'opinion générale dans bien des cercles politiques.

Depuis la guerre du Transvaal, lord Rosebery n'est plus le leader du parti libéral; on ne connaissait pas au juste l'orientation de sa politique actuelle. On est fixé maintenant, à la suite du discours prononcé par lui, à Chesterfield, le 16 décembre 1901. On sait qu'il y a un parti libéral impérialiste, dont lord Rosebery serait de nouveau le leader.

En effet, on lit dans le *Temps* du 22 décembre 1901, le passage suivant du discours de lord Rosebery, prononcé à Chesterfield, et le commentaire du journal, à ce sujet, qui donne la note exacte de la situation.

« J'aimerais infiniment mieux, disait-il, dépenser 125 millions par mois à obtenir, même par une générosité prodigieuse, une paix certaine en Afrique et à apaiser les derniers sentiments de rancune qui subsistent.

Et pour faire la paix, il ne le dissimule pas, il faudrait négocier — négocier avec M. Krüger, c'est-à-dire à la Haye. Et l'on sent que par ce moyen lord Milner reste en Afrique — ainsi la face est sauvée — mais que la direction des pourparlers avec les Boers lui échappe, puisque ces pourparlers auraient lieu en Europe. Bien plus, M. Chamberlain passe au second plan, puisque c'est le département des affaires étrangères qui agit.

On ne saurait nier l'adresse et l'élégance de ce mouvement tournant. Il est désagréable au ministère anglais, et il a été considéré, en Hollande, semble-t-il, d'une façon attentive. L'un des trois délégués boers, M. Wolmarans, a cru pouvoir déclarer à un reporter « qu'il voudrait amener les gouvernements à s'entendre et que les délégués boers seraient heureux de régler le différend à l'amiable. De plus, il le déclare nettement, ces délégués sont prêts à recevoir les représentants « autorisés » de l'Angleterre. Ce qui revient à dire que les Boers ne demanderont pas, ne veulent pas demander la paix, mais qu'ils consentent à examiner les propositions qu'on leur fera.

Mais quelles seraient ces propositions ? Il faut s'en souvenir, lord Salisbury a dit qu'il se refusait à laisser aux Boers un lambeau d'indépendance, tandis que le président Steijn, de son côté, a protesté que la race boer n'accepterait rien de moins que cette indépendance. Voilà bien pourquoi il faudrait, de part et d'autre, trouver des formules nouvelles, qui auraient l'air de ne pas contredire les anciennes et en changeraient tout doucement la signification. C'est l'exercice éternel à quoi se livrent les politiques : mettre

un nouvel animal, et fort différend, dans la coquille d'un autre déjà mort de sa belle mort, ou qui n'est plus assez vigoureux pour résister à l'expulsion.

Seulement un tel plan est plus facile à tracer sur le papier, ou à développer en phrases intelligemment balancées, qu'à réaliser pratiquement. Il y a la personne de M. Krüger : quels sont les pouvoirs qu'il a pour traiter ? Il y a les personnes de M. Steijn, de l'Orange, et de M. Schalk Burger du Transvaal qu'on évincerait du chapitre en traitant à la Haye ou à Utrecht. Et se laisseront-ils évincer, ainsi que Botha, De Wet, Delarey, Kemp, Fouché, et tant d'autres, dont la magnifique résistance est la première cause des tempéraments que l'Angleterre, haletante, énervée, apporte maintenant à l'orgueil de son ancienne résolution d'annexer sans conditions un pays, un continent qui ne veut pas d'elle ? Il faudrait donc que le gouvernement boer de la Haye s'entendit avec le gouvernement boer des plaines sanglantes de l'Afrique du Sud. Le premier n'est que le représentant de la race à laquelle il appartient. C'est à la race tout entière de dire le minimum des conditions qu'elle accepte.

L'Angleterre n'est donc probablement pas

encore très près de sortir de l'impasse dans laquelle elle s'est engagée. Un écrivain populaire, qui fut l'un des compagnons de sir Theophilus Shepstone en 1877, M. Ridder Haggard, exprimait l'autre jour toutes les inquiétudes que lui inspirait l'avenir. « Pensez-vous, disait-il, que des hommes qui n'ont jamais oublié que six des leurs ont été pendus à Schlater's-Nek il y a quatre-vingts ans, ni jamais pardonné cette exécution, pourront oublier maintenant, alors qu'il y a un mort dans chaque famille, et qu'on a mis au mur et fusillé comme traîtres tant de frères, d'époux et de fils ? Nul, et surtout nulle femme, ne perdra la mémoire du sang versé. Dans toutes les fermes les générations qui naîtront feront des générations d'ennemis. »

L'Angleterre s'est donc placée dans un fâcheux dilemme : elle peut continuer la guerre jusqu'à la disparition du dernier Boer. Il y a des Anglais qui le souhaitent, et qui disent comme Camille :

Moi seul en être cause et mourir de plaisir.

Mais leur nombre diminue, et après tout mourir, même de plaisir, est toujours mourir, et par conséquent ennuyeux. L'Angle-

terre ne mourrait point, sans doute, d'avoir fait rendre le dernier soupir au dernier des Boers, mais elle éprouverait un gros malaise.

Elle peut aussi traiter en accordant aux Boers — à ceux du Cap comme à ceux des deux républiques — des droits politiques suffisants. C'est alors la paix et le retour au Transvaal de quelque 30,000 prisonniers boers ulcérés. Si ces droits politiques sont vraiment suffisants, étant donnée la désaffectation actuelle des colons du Cap, elle perd pratiquement l'Afrique du Sud.

S'ils ne sont pas suffisants, si les circonscriptions sont découpées de telle sorte que les Boers et les Afrikanders n'aient pas la représentation à laquelle leur nombre leur donne droit, il est fort à craindre qu'une insurrection n'éclate, avec le concours des 30,000 prisonniers revenus. Il sera donc bien difficile de diminuer, même en cas de paix, les frais d'occupation militaire, soit quatorze cents millions par an. Or c'est pour les diminuer qu'on veut faire la paix. L'homme d'Etat qui résoudra le problème sera vraiment un grand homme. »

A mon point de vue, l'Angleterre est aujourd'hui arrivée à son apogée, comme puissance territoriale et d'expansion coloniale.

Le règne glorieux de la défunte reine Victoria n'a été qu'une suite de succès éclatants dans toutes ses entreprises dans le monde entier. Il a été quelque peu assombri par les derniers événements qui jettent une sorte de tache sur cette gloire. Car nul ne peut savoir ce qui adviendra de cette guerre du Transvaal, qui épuise les forces de l'Angleterre.

Bismarck qui sondait l'avenir a dit un jour : « L'Afrique Australe, ce sera le tombeau de l'Angleterre. » Cette prophétie ne se réalisera peut-être pas entièrement, mais l'on peut prévoir que l'Angleterre, affaiblie par cette guerre ne sera peut-être pas à même dans l'avenir de résister à une coalition des autres puissances qui pourrait se former contre elle, à un moment donné. C'est sans doute pour parer à cette éventualité, dans une certaine mesure, que l'Angleterre vient de conclure avec le Japon une alliance qui est l'objet, en ce moment, de tant de commentaires. Néanmoins un sentiment d'orgueil domine chez tous les Anglais qui leur fait supporter toutes les calamités que leur apporte une guerre sans fin et qui leur demande des sacrifices incessants, de telle façon qu'ils sont persuadés qu'ils arriveront à leur but, coûte que coûte.

PARIS. — IMP. L. LAMBERT, II, RUE MOLIÈRE.

EXTRAIT DU CATALOGUE A. CHARLES

D'Anjou (René)..	Noble Bohême. 1 vol. in-12, couverture illustrée	3 50
d'Argis (Henri).	L'Éducation Conjugale, couvert. en couleurs de Léon Ruffe, frontispice de H. G. Ibels.	3 50
Billard (E.)....	Jeanne d'Arc. Trilogie, dite par Jean Sarter et Mlle Emilienne Dux, du théâtre nationale de l'Odéon. Brochure de luxe in-8°.	2 »
Avocat à la Cour d'Appel de Paris		
Billard (E.)....	<i>Ode au Drapeau</i> . Poème dit par Paul Mounet, in-8°	1 »
d°	Maternité. poème in-8°	1 »
d°	Chants de France. Un beau volume in-8°...	7 50
Brazillier(F.)..	Le Prix du Bonheur, couronné par la Société Nationale d'Encouragement au bien, in-12..	3 50
Carrère (Jean)..	Ce qui reste toujours, poésies, 1 vol. in-12..	3 50
Castanier (P.)...	L'orgie romaine, roman historique, in-12.	3 50
d°	La Vierge de Babylone, roman antique, in-12	3 50
d°	Fleur de Cythère, roman antique, in-12.	3 50
d°	Les Derniers Ligueurs. Episode de la Révolution, précédé d'une étude préface sur le fanatisme religieux, couv. illust., in-12.	3 50
Colonna (Raulol)	L'Heure de l'Amour. Aventures d'été, roman in 12	3 50
Dall (Guillaume)	Nos humbles braves gens (France 1900), in-12	2 50
Diaz (Edouard)..	L'Espagne picaresque, jol. couv. ill. par A. Rivet, in-12	3 50
Ferry (Jules)...	Le Tonkin et La Mère Patrie	3 50
Follet (Marin)..	Trilogie de l'Amour, poème 1890-1896, 1 beau volume.....	5 »
Fouché (Louis) et H. de Chatillon	<i>Liddy</i> , pièce en 4 actes en vers, in-8°	2 50
Macé (D°).....	Place à la femme, surtout dans l'Enseignement secondaire.....	2 »
Mairino.....	Mémoires de la jeunesse	3 »
Manthellény....	Le Jugement, in-12.....	3 50
Marcevaux et J. de Kermor...	12 Monologues pour jeunes filles	2 »
Martial (Régine)	Proses d'actrice, musique de Mots Préface de Jean Richepin, couv. ill. 1 vol in-12.	3 50
Marmottan (P.).	Lettres de M ^{me} Laplace à Elisa, Napoléon princesse de Lucques et de Piombino avec un joli portrait de la princesse, in-8°	3 50
Puibaraud.....	Les malfaiteurs de profession (nombreuses illustrations par Gras), in-12.....	3 50
Virmaître (Ch.).	Paris-historique. Jolie couv. illust. recto et verso de MM. Usès et Vogler, in 12..	3 50